

# UN NATURALISME PHILOSOPHIQUE PROBLÉMATIQUE

## *Le naturalisme marxien*

Michel Vadée  
Poitiers, France

Y a-t-il une «philosophie de la nature» chez Marx? On ne trouve pas ce titre dans ses œuvres, seulement des réflexions incidentes, ici ou là, sur la nature. Sur des bases aussi fragiles, peut-on reconstituer une doctrine de la nature cohérente, et laquelle? Pourtant, la nature existe dans l'œuvre de Marx où elle est partout présente et présupposée<sup>1</sup>.

Pour Marx, la nature est la seule et unique réalité, origine absolue de toute existence et de tout processus. Il affirme l'aséité de la nature et l'identité de la nature et de l'être: «La question d'un être étranger, d'un être placé au-dessus de la nature [...] est devenue pratiquement impossible – cette question impliquant l'aveu de l'inessentialité de la nature»<sup>2</sup>. Il y a donc essentialité de la nature. Poser l'essentialité de la nature, c'est poser qu'elle existe par soi. Marx aurait souscrit à ces paroles d'Aristote: «Essayer de démontrer que la nature existe, ce serait ridicule: il est manifeste en effet qu'il y a beaucoup d'êtres naturels. Or, démontrer ce qui est manifeste par ce qui est obscur, c'est le fait d'un homme incapable de distinguer ce qui est connaissable et ce qui ne l'est pas»<sup>3</sup>.

Aussi ne manque-t-il pas de critiquer le processus logique fantastique par lequel Hegel «fait sortir» la Nature de l'Idée. Il en donne une interprétation réaliste, concluant: «La Logique tout entière est [...] la preuve que la pensée abstraite n'est rien pour elle-même, pas plus que l'Idée absolue, que seule la nature est quelque chose»<sup>4</sup>. Il analyse, pour la contrer, la thèse hégélienne selon laquelle la conscience de soi, par un processus subjectif, poserait la chose: «un être non objectif est un non-être»<sup>5</sup>. Non seulement il combat l'idéalisme absolu, mais aussi tout dualisme: on ne saurait opposer deux substances radicalement différentes, l'une objective et une autre, subjective, qui ne serait pas en même temps objective. Il professe un monisme philosophique: tous les êtres sont naturels; en particulier, «l'homme est immédiatement être de la nature»<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. Eftichios Bitsakis, «La nature dans l'œuvre de Karl Marx», *Les Etudes philosophiques*, 3 (1975), p. 295-312.

<sup>2</sup> Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, Paris, Ed. sociales, 1962, p. 99.

<sup>3</sup> Aristote, *Physique* II, 1, 193a.

<sup>4</sup> *Manuscrits de 1844*, *op. cit.*, p. 156.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 136.

Ce naturalisme est philosophique. En quelques lignes, dans *La sainte famille*, Marx renvoie dos à dos les thèses unilatérales des post-hégéliens, mais rejette aussi celles de Hegel:

La lutte entre Strauss et Bauer relativement à la substance et à la conscience de soi est une lutte dans le cadre des spéculations hégéliennes. Il y a chez Hegel, trois éléments: la substance spinoziste, la conscience de soi fichtéenne, l'unité hégélienne des deux, nécessairement contradictoire, l'esprit absolu. Le premier élément est la nature, sous travesti métaphysique, dans sa séparation d'avec l'homme, le second est l'esprit, sous travesti métaphysique, dans sa séparation d'avec la nature, le troisième est, sous travesti métaphysique, l'unité des deux autres, l'homme réel et l'espèce humaine réelle. — Strauss et Bauer ont l'un et l'autre développé logiquement Hegel sans sortir du domaine de la théologie, le premier du point de vue spinoziste, le second du point de vue fichtéen<sup>7</sup>.

Dès 1844, Marx s'appuyait sur des données puisées dans les sciences naturelles. Cela éclaire les lignes sibyllines où il définit le communisme comme «le naturalisme achevé = humanisme», et comme «l'humanisme achevé = naturalisme»<sup>8</sup>. Formules fort paradoxales et formellement contradictoires. Selon Marx, il y a identité dialectique du naturalisme et de l'humanisme qui, incompréhensibles l'un sans l'autre, se réalisent l'un par l'autre. D'où cette autre affirmation: «Nous ne connaissons qu'une seule science, celle de l'histoire, [même si] l'histoire peut être examinée sous deux aspects: on peut la scinder en histoire de la nature et en histoire des hommes»<sup>9</sup>. Mais ces deux histoires n'en sont effectivement qu'une: elles entrent dans une synthèse pratique et théorique où elles ne font qu'un, parce que l'histoire de la nature comprend l'histoire humaine. A Bauer qui opposait nature et histoire sans pouvoir surmonter cette opposition, Marx rétorque: «Comme si l'homme ne se trouvait pas toujours en face d'une nature qui est historique et d'une histoire qui est naturelle»<sup>10</sup>. Il soutint toujours que l'histoire elle-même doit devenir une science «naturelle».

Ce naturalisme philosophique comporte bien d'autres thèses: infinité et puissance absolue de la nature, qui impliquent son inépuisabilité, sa richesse illimitée et toujours renouvelée, indestructibilité des puissances naturelles, connaissabilité de la nature (c'est-à-dire progression pratiquement infinie des connaissances), unité de la nature et de l'homme, unité de la pratique et

<sup>7</sup> K. Marx, *La sainte famille*, Paris, Ed. sociales, 1972, p. 166-167.

<sup>8</sup> *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 87. Le contexte montre que Marx prend en compte l'histoire des facultés humaines et se réfère au développement des sciences naturelles (biologie, physiologie). Plus tard, il y joindra les analyses d'une science récente, la technologie, comprise de manière fonctionnelle et évolutive.

<sup>9</sup> K. Marx, *L'idéologie allemande*, 1<sup>re</sup> partie, Paris, Ed. sociales, 1972, p. 55.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 85.

de la théorie, unité de la science (qui découle elle-même de l'unité de la nature). Il s'agit toujours du monisme philosophique marxien fondamental. De cela suit l'assurance, aujourd'hui tellement contestée, de ressources naturelles *pratiquement* illimitées pour les hommes, ce qui permet à Marx de penser le passage, possible et nécessaire à la fois, à un mode de production supérieur, débarrassé des limitations et aliénations des sociétés de classes. Bien des thèses économiques, historiques, sociales et politiques essentielles de Marx sont ainsi liées directement à sa conception de la nature et se fondent en elle.

Cependant une difficulté attend les lecteurs et interprètes de Marx concernant sa conception de la nature. D'une part, il mobilise la terminologie et les concepts des sciences naturelles de son temps (théoriques, expérimentales, ou descriptives). Il s'est fortement intéressé à leurs résultats toujours plus nombreux et aux théories nouvelles, étudiant physique fondamentale (Thomson, Tyndall), cosmologie (Kant, Laplace, Kirkwood), chimie (Liebig, Gerhardt, Schorlemmer), géologie (Lyell), climatologie (Fraas), biologie (Cuvier, Darwin, Schwann, Schleiden, Huxley), physiologie, technologie, etc.

On ne saurait donc trop souligner l'importance que toutes les sciences positives ont eue pour lui, et qui étaient fortement imprégnées de mécanisme et de positivisme antifinalistes<sup>11</sup>. Or, par ailleurs, il défend fréquemment des idées organicistes et recourt volontiers à des métaphores vitalistes, ce qui fait problème<sup>12</sup>. Son naturalisme ne serait-il donc pas plutôt un vitalisme d'origine leibnizienne et aristotélicienne, Marx flirtant même parfois avec la manière de s'exprimer de la *Naturphilosophie* allemande? Certaines pages, et pas seulement dans les œuvres dites de jeunesse, prennent des accents quasi romantiques, surprenants pour nous. La nature apparaît comme un vaste ensemble de processus vitaux variés (génération, croissance, dégénérescence, mort, résurgences, rémanences, etc.). Marx parle même de «génération spontanée». Pour lui, tous les êtres sont doués de spontanéité, de vitalité, de dynamisme, jusqu'au capital qu'un rythme enfiévré emporte à sa mort. La nature est un jaillissement ininterrompu de forces créatrices qui entraînent tout et le tout dans une évolution que Marx n'hésite pas à dire «historique».

Comment se concilient ce vitalisme profond, nettement affirmé et assumé, et les conceptions plus sobres, voire austères, que les sciences naturelles du XIX<sup>e</sup> siècle développent avec la rigueur analytique et la prudence

<sup>11</sup> Ce recours aux sciences de son temps apparaît souvent dans sa correspondance avec Engels (cf. Marx-Engels, *Lettres sur les sciences de la nature*, Paris, Ed. sociales, 1973). Sur sa manière critique d'aborder les sciences, il y aurait beaucoup de choses intéressantes à dire.

<sup>12</sup> Jacques D'Hondt avait examiné ces images et métaphores vitalistes dans une intervention d'un séminaire dirigé par Olivier Bloch, thème repris lors d'une Décade de Cerisy sous le titre «Vitalisme et matérialisme chez Marx» (texte dactylographié non publié). E. Bitsakis (*op. cit.*) ne parle pas du tout de ce vitalisme de Marx qui pourtant caractérise le naturalisme philosophique marxien.

positiviste qui sont alors de mise? On ne peut résoudre ce problème en alléguant une évolution de la pensée de Marx qui serait devenu scientifique, sinon «positiviste» (!) avec l'âge. Bien que comportant sa part de vérité, cette hypothèse ne tient pas. Alléguons ici un simple contre-exemple: la notion de *force*, qui est centrale dans son œuvre. Les forces productives, ce sont d'abord des forces naturelles (celles de l'eau, du vent, de la chaleur, de l'électricité ou du magnétisme). Or, ce concept de «force naturelle» est assez mal déterminé<sup>13</sup>. Même dans *Le capital*, la nature reste la *phusis* des Anciens, Marx lui attribuant des propriétés spécifiquement vitales: métamorphoses, puissance d'agir finalisée, créativité. La période où il étudia le plus intensément les sciences de la nature est justement celle où il travailla intensivement à la rédaction du *Capital*. A cette époque, contrairement à une thèse répandue naguère par de nombreux marxistes français, il n'y a aucun abandon des termes et thèses vitalistes, Marx continuant de dire, dans les grandes œuvres de sa «maturité», la nature et les forces naturelles «créatrices», l'homme n'étant que l'une d'entre elles: elles créent les valeurs d'usage.

Qu'en est-il donc du naturalisme philosophique de Marx? Etant donné les caractéristiques essentielles attribuées aux êtres et processus naturels, c'est incontestablement un vitalisme. Ce naturalisme n'aurait-il qu'une unité apparente, factice, travaillé de tendances divergentes, fait d'influences inconciliables? Comment cela est-il possible chez Marx qui décelait si bien l'unilatéralité et l'inconsistance des doctrines chez les autres?

S'il convient de reconnaître que l'on a affaire à un réel vitalisme, c'est à condition de voir également la différence spécifique qui le sépare d'autres formes, anciennes ou récentes, de vitalisme (cf. Bergson ou Teilhard de Chardin), car Marx ne reconnaît jamais une force vitale séparée et différente des forces naturelles connues par les sciences de la nature. Ce naturalisme vitaliste est donc tout à fait original, et *sui generis*. Il faut bien dire que le «matérialisme marxien» est lui-même peu banal! Comment qualifier un naturalisme et un matérialisme vitalistes mais sans «force vitale» spécifique? Nous laisserons le choix de ce dernier mot au lecteur.

<sup>13</sup> Le mieux que l'on puisse faire est de tenter de l'entendre à la fois au sens de la physique newtonienne et au sens aristotélicien d'être en puissance. Sur cette importante question, cf. le chap. 6 de notre livre, *Marx penseur du possible*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1992, 555 p. (édition de notre thèse d'Etat soutenue en juin 1989).